

LA VERTU D'OBEISSANCE DANS LA SOMME DE THEOLOGIE : ASPECTS METAPHYSIQUES

Par M. l'abbé Geoffroy Bohineust.

Profondément biblique, la vertu d'obéissance trouve une place discrète dans l'analyse de cette grande vertu qu'est la justice chez saint Thomas. La justice est une valeur très prisée, encore à notre époque, mais certainement pas l'obéissance ! Relever le défi de mettre cette dernière en valeur, c'est contrarier directement la pensée contemporaine ... Est-ce seulement une bravade ? Nous voudrions montrer comment cette humble attitude d'obéissance, quand elle est bien comprise, implique une remise en perspective de toute la philosophie, et notamment le regard que nous avons sur l'être. En un sens, dans une approche de *phénoménologie contrariée*, pourrait-on dire, c'est l'analyse morale qui nous contraint à rétablir la vérité métaphysique. Pour ce faire, nous aborderons trois points : l'obéissance dans l'organisme moral thomiste, la description détaillée de cette vertu, l'élargissement à la dimension méta-éthique, notamment à l'époque contemporaine.

I. SITUATION GENERALE DE L'OBEISSANCE DANS LA MORALE THOMISTE

En tant que telle, la vertu d'obéissance apparaît, chez saint Thomas d'Aquin, dans la *Somme de théologie*, comme une vertu annexe de la justice. De même que la piété filiale, étudiée dans le numéro précédent de cette revue¹, dans le cadre de l'approche de la paternité, l'obéissance est une vertu potentielle de la justice, non par défaut de perfection, mais par excès. En effet, la justice consistant à rendre à chacun ce qui lui est dû², il faut une vertu particulière pour le cas où cette restitution de la dette à égalité est impossible à cause de la supériorité de celui à qui l'on doit. Si c'est Dieu, c'est la vertu de religion ; si c'est la patrie ou les parents, il s'agit de piété. Quand on s'adresse aux personnes constituées en dignité et aux maîtres, il s'agit de respect et de service. Et enfin, pour les supérieurs en général, on parle d'obéissance. D'autres cas de réalisation analogique de la justice se trouvent lorsque les bonnes relations impliquent qu'on aille plus loin que ce qui semble tomber sous le coup de la stricte justice : c'est ce qui arrive pour la véracité, la gratitude, ou la libéralité ...

Ce sont là les vertus dites potentielles de la justice, telles qu'elles sont définies dans la question 80 de la *Secunda-Secundae*, et étudiées en détail dans les quarante-et-une questions suivantes. Sauf la religion qui s'adresse à Dieu, ces vertus annexes de la justice peuvent être dites sociales, dans le sens où elles perfectionnent la qualité de nos

¹ Voir l'article : G. BOHINEUST, *La paternité humaine chez saint Thomas d'Aquin*, in *Charitas* 4 (2014) 143.

² SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 58, a. 1, *ad 1^m*.

relations avec autrui, par une compréhension supérieure de ce qui est juste. L'obéissance est l'une de ces vertus sociales : elle est plus spécifiquement étudiée dans les questions 104 et 105.

Ces vertus annexes de la justice, comme la justice elle-même et les autres vertus cardinales, saint Thomas les trouve chez Aristote et Cicéron,³ du moins pour ce qui est du cadre, car leur contenu est fortement marqué par l'héritage biblique et patristique.⁴ Donc, après diverses vertus annexes à la justice, deux questions nous présentent l'obéissance (question 104) et son contraire, la désobéissance (question 105). Cette attitude humaine est étudiée ici *de la façon la plus ample, comme le principe fondamental de l'ordre social, comme le lien rationnel et libre qui en fait une œuvre humaine*⁵, et dans laquelle saint Thomas voit une ressemblance avec l'ordre de l'univers tel qu'il se le représente.

L'obéissance est développée en six articles, comme une réalité nécessaire, une vertu, une vertu spécifique, qui se réalise diversement en fonction de celui auquel elle s'adresse : Dieu, les supérieurs humains en général, les autorités séculières en tant que telles. En conséquence, la désobéissance est vue comme un péché, en deux articles.

Mais avant de la présenter en détail, il convient de resituer l'obéissance dans le cadre de la justice. Fille de cette vertu cardinale, l'obéissance participe à la gestion de nos bonnes relations avec autrui. Elle n'est pas centrée sur le sujet lui-même (quoiqu'il en tire un bénéfice), et son juste milieu est objectif - cela compte particulièrement pour cette délicate vertu si facilement dénaturée ! Il ne s'agit pas ici d'affectivité, comme pour la force et la tempérance (même si les vertus sont connexes). Elle est dépendante de la prudence, droite raison de ce qu'il faut faire, et des vertus intellectuelles, qui discernent le vrai.

Vertu morale, l'obéissance ne trouve sa signification plénière que dans la lumière des vertus théologiques, et notamment de la charité qui est la forme des vertus. Plus que toute autre, la justice a un lien particulier avec la charité, puisque toutes deux nous ouvrent à autrui. Aucune vertu n'est vraie sans la charité,⁶ et particulièrement cette forme de justice qu'est l'obéissance.

³ Voir THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Cerf, Paris, 1985, tome 3, note 1 de la page 501 (C.-J. Pinto de Oliveira). Les références sur l'obéissance seront plutôt bibliques, et aussi patristiques et monastiques (notamment saint Grégoire le Grand). D'après les sources de saint Thomas (II^a-II^{ae}, q. 80, art. unique, *ad 3^m*), Aristote ni Cicéron ne citent la vertu d'obéissance, mais celle d'observance, (*observantia*), une vertu très annexe...

⁴ Nombreuses références *in situ*.

⁵ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Cerf, Paris, 1985, tome 3, cf la note 1 de la page 651 (C.-J. Pinto de Oliveira). Notons la qualité de lien *rationnel et libre* de l'obéissance, ici mise en valeur.

⁶ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 23, a. 7.

Mais la foi aussi est une obéissance,⁷ et nous sentons par là que cette vertu secondaire peut devenir une expression centrale du rapport de l'homme à Dieu.⁸

Comme chaque vertu, l'obéissance s'épanouit dans les dons du Saint Esprit, et notamment, par son lien à la justice, dans le don de piété, par laquelle nous rendons un culte à Dieu comme à notre Père,⁹ et un juste respect à tous ceux qu'il a placés comme intermédiaires entre lui et nous.¹⁰

Que l'obéissance soit une vertu, c'est l'appréhension de la notion de péché, son contraire, qui le fait aussi comprendre : saint Thomas le définit, reprenant saint Augustin, comme *une parole, un acte ou un désir contraire à la loi éternelle*.¹¹

Cette référence à la loi éternelle qu'il faut observer place à nouveau cette petite vertu d'obéissance, si l'on peut dire, au cœur de la métaphysique thomiste et chrétienne. On pressent déjà qu'on ne pourra pas se contenter d'en faire une analyse strictement sociale ; mais nous le verrons à la fin de cet article.

Parler de la loi (qu'elle soit éternelle, naturelle, humaine, divine, ancienne, nouvelle),¹² c'est évoquer le bien commun auquel tous ses sujets sont ordonnés. Être ordonné à un bien, c'est obéir à la loi intérieure, et parfois extérieure. Au plan moral, ce n'est pas renier notre liberté, puisque cette adhésion doit être volontaire, même quand il s'agit de la loi nouvelle, la grâce de *l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs*.¹³ Mais pour beaucoup, spécialement aujourd'hui, l'idée d'une loi à observer ne peut être le signe d'une humanité accomplie. Que ne dira-t-on pas quand il faudra évoquer cette obéissance non seulement à la loi de l'agir, au plan moral, mais encore à la vérité de l'être, au plan métaphysique ? Car il y a bien une dimension métaphysique de l'obéissance.¹⁴

⁷ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 2, a. 1 : saint Thomas y reprend à son compte la définition de l'acte de croire que donne saint Augustin : « *cum assensione cogitare* ». (Cf. Rm 1, 5 ; 16, 26).

⁸ C'est le cas dans l'Islam, qui signifie *soumission*. Mais il y aurait beaucoup à dire sur la *soumission* des uns et l'*obéissance* des autres, et par exemple ceci : *Frères, vous avez été appelés à la liberté* » (Ga 5, 13).

⁹ Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 121.

¹⁰ Il faut évoquer ici l'influence du Pseudo-Denys, notamment dans *les Hiérarchies célestes*, très présente chez saint Thomas, par exemple en *Somme de théologie*, I^a, q. 108 (Hiérarchies et ordres angéliques).

¹¹ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 71, a. 6.

¹² Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 90-108.

¹³ Rm 5, 5.

¹⁴ L'agir de l'homme se fonde sur son être, et ses habitus opératifs sur des habitus entitatifs. En cela il pourrait être éclairant, pour fonder l'obéissance, de revoir ce qu'est l'homme dans sa création (*Prima pars*). La *Tertia pars*, quant à elle, dévoile cette obéissance du Christ, par amour, jusqu'à la mort, pour notre salut. Cette dimension proprement christique de l'obéissance est fondamentale, mais l'approche qui est faite ici de cette vertu est avant tout philosophique.

II. LA NATURE DE L'OBEISSANCE

Nous allons maintenant analyser plus en détail les questions 104 – 105 de la *Secunda Secundae*.

1. Première description de l'obéissance : l'homme doit-il obéir à l'homme ? (q. 104, a. 1)

Contrairement à tout ce qui a été évoqué précédemment, il s'agit ici strictement d'un rapport d'homme à homme. La référence est biblique.¹⁵ L'obéissance se fonde sur l'ordre naturel et le plan de Dieu. C'est un donné de fait, présenté comme tel : les êtres supérieurs font agir les inférieurs. Mais, dans l'ordre humain, cette motion vient de la raison et de la volonté, et doit être reçue pareillement. C'est l'obéissance.

Les trois objections fument, et mettent en avant des arguments très audibles aujourd'hui :

- Dieu en effet a créé l'homme *au pouvoir de son propre conseil*,¹⁶ libre, donc ... Sans doute, mais cette liberté est là pour assumer *volontairement* le bien. L'influence monastique se fait sentir à travers saint Grégoire le Grand,¹⁷ qui vient conforter ce principe d'humble soumission.

- Du moins ne peut-on pas dire qu'il faille obéir à Dieu seul ? C'est l'expérience que chacun fait dans un cas de conscience. Mais si la volonté de Dieu est toujours la règle première de l'action, *la volonté de celui qui commande peut être considérée comme la règle seconde*.

- Comment un acte peut-il être foncièrement bon s'il est contraint ? C'est une situation qui est proche de celle de la question du pur amour : peut-on vraiment aimer si on attend une récompense ?¹⁸ Y a-t-il vraiment acte moral si la contrainte est présente ? Il s'agit en fait de qualité d'adhésion volontaire : *quand bien même obéir est un devoir, si la volonté s'y empresse, le mérite n'y perd rien*.¹⁹

¹⁵ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 104, a. 1, *Sed contra* : *Il est commandé dans la lettre aux Hébreux (13,17) : Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis*.

¹⁶ Si 15, 14

¹⁷ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 104, a. 1, *ad 1*, et diverses citations au cours de toute la question.

¹⁸ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 25, a. 4, «Peut-on s'aimer soi-même de charité ? », *ad 3* ; et toute la controverse de l'amour pur, de saint Bernard à Mme Guyon et Fénelon.

¹⁹ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 104, a. 1, *ad 3^m*. On pourrait rattacher ici une réflexion comparative entre la morale déontologique, omniprésente depuis Kant, et l'eudémonisme antique et évangélique de saint Thomas. Ici, pour une fois, il semble que saint Thomas donne par avance raison à l'impératif kantien. Mais cet appel du devoir n'est qu'un aspect du mouvement moral, *une morale de l'urgence, quand la vision du bien est brouillée*, comme le soulignait le père Pinckaers, (propos de cours, Fribourg, 1990).

2. L'obéissance est-elle une vertu, une vertu spéciale ? Comment la situer par rapport aux autres vertus ? (q. 104, a. 2 et 3)

Conformément à son schéma habituel, saint Thomas éclaircit l'attitude humaine étudiée à travers le prisme de la notion de vertu, en poussant l'analyse pour savoir s'il y a lieu d'en faire une vertu spécifique, notamment par la comparaison avec les autres notions voisines.

En fait, ici, saint Thomas ne se pose quasiment pas la question de savoir si l'obéissance est une vertu tout court, au sens d'un habitus²⁰ moralement bon.²¹ Pour lui, c'est une évidence. Il lui suffira seulement de voir si c'est une vertu spéciale. Mais, à notre époque particulièrement, en regard de la philosophie contemporaine, il en va tout autrement. Il est bien loin d'être certain que l'obéissance soit une vertu, elle est sans doute même pour beaucoup le parangon de l'immoralité, de l'absence de maturité humaine, du non-accomplissement de soi-même. Nous l'évoquerons en final, en nous appuyant sur l'existentialisme sartrien.²²

L'obéissance peut être vue comme une vertu générale si l'on est attentif non pas au caractère impératif du bien à accomplir – elle serait alors une vertu spéciale (a. 2) –, mais à sa nature profonde de bien. Alors, elle est aussi large que la vertu, et son contraire s'appelle tout simplement le péché.

Parmi les vertus, l'obéissance se situe dans le cadre moral, et non directement théologique (a. 3). Mais là, elle se place très haut, puisqu'elle dépend non seulement de la justice, mais encore de la charité : la charité (qui est une amitié) *procure aux amis identité des vouloirs et des refus*.²³

3. A qui doit-on obéissance ? (q. 104, a. 4, 5 et 6)

L'obéissance est due à Dieu, toujours et en toute chose²⁴ (a. 4), aux supérieurs, mais dans certaines limites (a. 5), aux puissances séculières (a. 6), en raison même de

²⁰ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 49, a. 1, *Resp.* : *On appelle habitus l'arrangement suivant lequel un être est bien ou mal disposé.*

²¹ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 55, a. 4, *ad 1^m* : « *La vertu est la bonne qualité de l'esprit, qui assure une vie droite, dont nul ne fait mauvais usage, que Dieu opère en nous sans nous.* »

²² Cependant cette dimension fondamentale (pour nous) de la question est évoquée à la troisième objection de l'article 2 (et dans la réponse à l'objection) : *la vertu requiert volonté et choix, selon Aristote*, et il semble que le sommet de l'obéissance soit proprement de manifester le moins possible de volonté propre. Mais à cela il faut répondre que *l'obéissance, comme toute vertu, doit impliquer une volonté qui s'ordonne spontanément à son objet propre*, qui est ici le précepte à accomplir. Il s'agit donc bien de liberté à mettre en œuvre. Et de cette façon, la « valeur absolue » de toute la morale contemporaine (le fondement subjectif de la morale) est bien sauvegardé ici, même dans le cas de l'obéissance. Cependant il faudra aller plus loin dans l'argumentation, car c'est cet objet que s'est ici choisi la liberté qui est aujourd'hui contesté, à savoir un précepte venant de l'extérieur.

²³ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 104, a. 3, *Resp.*

²⁴ On peut utilement évoquer ici la problématique de la liberté religieuse selon la déclaration *Dignitatis Humanae* du concile Vatican II, ou encore *l'autonomie des réalités terrestres* de *Gaudium et Spes* 36.

l'attachement à la foi chrétienne²⁵ - mais là encore selon les limites du respect de la conscience et de la loi morale.²⁶

4. La nature de la désobéissance fait percevoir la profondeur de cette vertu (q. 105)

Il est évident que la désobéissance est un péché (quand il s'agit formellement du rejet d'un précepte légitime, et non pas d'un abus d'autorité). Là encore, avec saint Thomas, nous nous situons à l'intérieur de cet ordre moral dont la caractéristique première est l'objectivité. L'obéissance à la loi morale est un absolu incontournable, mais il faut que cette loi soit objectivement fondée. Nous ne sommes donc ni dans un subjectivisme absolutisé (selon lequel tout est moralement bon du moment que j'y mets ma liberté, que je m'engage), ni non plus dans une déontologie volontariste positiviste (l'observance de la loi est une valeur absolue, quel qu'en soit son contenu).

Saint Thomas le fait comprendre par ces deux articles : la désobéissance est un péché mortel car elle contredit la charité qui fait aimer, de façon juste, Dieu et le prochain (a. 1) ; la désobéissance n'est pas le plus grave des péchés, du moins en soi, car sa qualification dépend et de celui qui commande, et de ce qui est commandé (a. 2).

Nous sommes bien loin de cette démission de la responsabilité qui semble résumée pour certains dans cet oxymore contemporain : *l'obéissance vertueuse* !²⁷

III. UNE OBEISSANCE AU REEL COMME FONDEMENT DE L'EXISTENCE, OU QUAND MORALE ET METAPHYSIQUE SE REJOIGNENT.

L'obéissance est donc bonne car elle est volontaire, rationnelle, et orientée au bien. Ce sont là les qualificatifs premiers de tout acte vraiment humain.²⁸

Mais si l'obéissance fait partie de la vérité de l'homme au plan moral, c'est que toute la réalité humaine est comme fondée sur une certaine obéissance : l'obéissance au réel. Cela est vrai au plan épistémologique, déjà, et en philosophie générale. Etienne Gilson l'exprimait par exemple ainsi :

Il est hors de doute que toute la pensée de saint Thomas n'ait été tournée, d'intention première, vers la connaissance de l'existant concret donné dans l'expérience sensible et des causes premières de ce donné lui-même, qu'elles soient sensibles ou non. De sa métaphysique à sa morale, toute [sa] philosophie

²⁵ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 104, a. 6, *Resp.*

²⁶ De nombreux détails sont fournis ici, notamment sur les questions de conscience, le péché contre le Saint-Esprit, *etc.*

²⁷ Il est bon ici d'évoquer le traité des états de vie, et notamment la liberté qui doit présider à la profession du vœu d'obéissance (SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II^a-II^{ae}, q. 189, a. 2). Saint Thomas lui-même a fait l'expérience de cette liberté durement acquise.

²⁸ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 6 et 8, et q. 19, a. 3.

*que nous venons d'étudier en fait foi ... Toute philosophie digne de ce nom part du réel et y retourne.*²⁹

*Ce qui caractérise le thomisme, c'est en effet la décision de situer l'existence au cœur du réel.*³⁰

Ce retour au réel pose la primauté de ce réel : il convient de lui obéir, le reconnaître comme antécédent. Ce n'est certes pas là une option hégélienne !³¹

Mais, après avoir rappelé ce fondement de la pensée et de l'être en philosophie première, il convient d'en tirer la conséquence : c'est au plan de l'agir que le respect du réel doit se manifester. Au plan moral, il s'agit d'obéir à son être profond. Ou, selon le dicton de l'école : *l'agir suit l'être*.³² C'est le sens de la morale thomiste, dans les fondements premiers comme dans les aspects les plus particuliers. Le même auteur le souligne au sujet des passions :

*Une morale dont les principes sont si profondément enracinés dans le réel, si étroitement dépendants de la structure même de l'être qu'ils régissent, n'éprouve aucune difficulté à se fonder. Le fondement de la morale, c'est la nature humaine même. Le bien moral, c'est tout objet, toute opération permettant à l'homme d'accomplir les virtualités de la nature et de s'actualiser selon la norme de son essence, qui est celle d'un être doué de raison. La morale thomiste est donc un naturalisme, mais elle est du même coup un intellectualisme, parce que la nature s'y comporte comme une règle. De même qu'elle fait que les êtres sans raison agissent selon ce qu'ils sont, la nature laisse aux êtres doués de raison la tâche de discerner ce qu'ils sont, afin d'agir en conséquence. Deviens ce que tu es, telle est leur loi suprême : homme, actualise jusqu'à leurs plus extrêmes limites les virtualités de l'être intelligent que tu es !*³³

*Deviens ce que tu es*³⁴, cette antique formule résume le cadre général de l'humble vertu d'obéissance : pour devenir un homme libre et responsable, il faut mettre en œuvre les puissances de son être, un être certainement spirituel, mais aussi ancré dans la réalité de sa nature.

²⁹ E. GILSON, *Le thomisme. Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1997, p. 447.

³⁰ *Ibidem*, p. 448.

³¹ Cf. par exemple A. LEONARD, *Foi et Philosophies*, Lessius, Namur, 1991, 2005², p. 45-50.

³² E. GILSON, *op. cit.* p. 451 : *Si l'on peut dire, comme on le répète souvent, que l'agir d'un être découle de son exister – « operatio sequitur esse » – ce n'est pas simplement en ce sens que, tel est l'être, telle est son opération, c'est aussi et surtout parce que l'agir d'un être n'est que le déploiement dans le temps de l'acte premier d'exister qui le pose dans l'être.*

³³ E. GILSON, *Le thomisme, op. cit.*, p. 344.

³⁴ *Deviens ce que tu es, quand tu l'auras appris...* disait Pindare (*Pythiques*, II, vers 72), repris par de nombreux maîtres à penser, tels saint Augustin et Nietzsche, dans des sens bien différents, de conformité au réel ou d'exaltation de la subjectivité !

Notons donc encore une fois combien ce thème de l'obéissance se trouve en décalage complet avec la culture contemporaine, qui exalte liberté et autonomie avant toute chose, et pour laquelle loi naturelle d'une part, et vérité de l'être métaphysique d'autre part, ne sont plus significatives.

Il y a un défi à prendre directement à contrepied l'anthropologie contemporaine. Ainsi, ce thème de l'obéissance est-il très exactement anti-nietzschéen, puisqu'il semble l'exact opposé de la *volonté de puissance*, qui construit le *surhomme*, selon le vocabulaire du *généalogiste de la morale*.³⁵

Et si l'on considère l'existentialisme sartrien, alors obéissance s'oppose à liberté, le maître mot de l'humanisme existentialiste. Une liberté qui donne sens à l'existence, qui la construit, certes, mais encore une liberté comme autodétermination, sans aucun principe d'autorité :

*En fait, motifs et mobiles n'ont de poids que mon projet, c'est-à-dire la libre production de la fin et de l'acte connu à réaliser, leur confère.*³⁶

Ce qui est significatif ici, ce n'est pas l'être, qui n'est surtout pas fondateur, car il donne la nausée, mais le néant, nouveau nom de la liberté.

La racine lointaine de ce refus de l'obéissance à l'être, nous pouvons la trouver dans la crise nominaliste. Le père Pinckaers décrivait ainsi cette métamorphose de la pensée, montrant son travail de destruction de la morale réaliste :

*Avec Ockham, nous assistons à la première explosion atomique de l'époque moderne : c'est le noyau de l'âme humaine avec ses facultés qui se rompt à partir d'une conception nouvelle de la liberté, provoquant des éclatements successifs. [...] La liberté, par la revendication de l'autonomie radicale qui la définit, se sépare de tout ce qui n'est pas elle, de la raison et de la sensibilité, des inclinations naturelles et de tout facteur extérieur. Il s'en suivra de multiples séparations : entre la liberté, d'un côté, la nature, la loi, la grâce de l'autre, entre la morale et la mystique, la raison et la foi, l'individu et la société, etc.*³⁷

On comprend alors que l'obéissance à la vérité de son être ne soit plus un principe significatif.³⁸

³⁵ F. NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Livre de poche, 1983 p. 138-139 : *Tout ce qui est ... tout cela doit se plier et se soumettre à vous. Ainsi le veut votre volonté. Cela doit devenir lisse et soumis à l'esprit, comme son reflet et son miroir.*

³⁶ J.-P. SARTRE, *L'Être et le Néant*, Gallimard, Paris, 1976, p. 505-506.

³⁷ S. PINCKAERS, *Les sources de la morale chrétienne*, éd. saint Paul, Fribourg-Paris, 1990², p. 250.

³⁸ En réalité, la crise nominaliste est à l'origine du volontarisme absolu et de la fin de la métaphysique. C'est finalement chez Kant que l'obligation (l'impératif catégorique), et l'obéissance qui doit en suivre, deviennent absolues, et sans fondement dans l'être. Cette morale déontologique, omniprésente, a provoqué son propre rejet torrentiel dans le post-modernisme que nous vivons. Est-ce l'espoir d'une refondation de la morale et de l'anthropologie ?

Mais saint Thomas, et à travers lui, le meilleur héritage de la rationalité humaine et de la foi chrétienne, nous ont montré qu'il était juste et épanouissant d'obéir. C'est l'un des moyens de la promotion du bien commun et du bien personnel ; c'est un chemin de liberté et d'accomplissement de soi.

IV. CONCLUSION

Pour proposer aujourd'hui la vertu d'obéissance, il fallait donc, il faut encore aller plus loin que le simple plan de la juste morale. Il faut ancrer la réflexion au plan métaphysique (ou méta-éthique).

Obéissance implique consentement et acquiescement au réel, à l'être. Parler d'obéissance, c'est en fin de compte parler de nature humaine à laquelle il faut obéir, c'est évoquer la loi naturelle dans laquelle notre liberté trouve son cadre. Évoquer une juste obéissance, c'est refuser le volontarisme des héritiers de la crise nominaliste, c'est accepter que le réel ait un sens, et qu'il soit connaissable. La métaphysique réaliste, thomiste, est donc le juste cadre de la morale, surtout quand il s'agit d'analyser des notions si directement provocatrices. À travers cette modeste vertu, c'est le fondement de la morale que nous sommes obligés – ou plutôt que nous avons la chance - de trouver.